Cam FRC 667

LES ASSASSINS, OU DÉNONCIATION *AU PEUPLE* DE L'ABUS TYRANNIQUE DES VOITURES.

MM W 1384

Nota. J'ai écrit ce morceau ayant devant moi l'image d'un homme qui venoit d'être écrasé sous mes yeux. S'il y a quelque chaleur, c'est que le récit d'un pareil événement ne peut-être fait et ne doit pas être lu de sang-froid.

LES

ASSASSINS.

N'Appellerez-vous *Assassin*, que le monstre qui, pour un peu d'or, erre dans les bois comme une bête féroce ; ou le malheureux qui, pressé par la faim, vient, les yeux baissés & la main tremblante, vous demander ou la vie, ou du pain ?

Et celui qui, sans passion, sans besoin, ouvre tout à coup les portes de sa demeure, s'élance, comme un furieux, sur mille de ses semblables, & pousse sur eux, de toutes ses forces, un char rapide & deux animaux vigoureux ; celui qui presse l'homme fuyant devant lui, qui le poursuit criant, levant en vain des mains suppliantes, qui l'atteint, le renverse, le foule aux pieds & l'écrase, comment l'appellerez-vous ?

Qui n'a pas été plus d'une fois le témoin de ces luttes cruelles où l'homme se débat sous les pieds des chevaux, se roidit un instant, retombe,

palpite & meurt ſous une roue ſanglante ? (1 Tous mes ſens frémiſſent encore, au ſouvenir de la ſcène affreuſe qui vient de ſouiller mes regards. Des cris lugubres & perçans ont frappé mon oreille ; une foule empreſſée accourt de toutes parts. . . . . Une femme, des enfans éplorés volent & ſe précipitent. . . . . C'eſt un vieillard pâle, ſanglant, déchiré. Affoibli par l'âge, ralenti par le poids des années, il n'a pu échapper à la rapidité d'un char homicide. Un jeune Débauché, attendu par quelque Courtiſanne, a foulé aux pieds de ſon cheval, a briſé ſans pitié ſous les roues de ſon char un homme ! un vieillard ! un père ! . . . . Il ne s'eſt pas même arrêté pour ſecourir ſa victime : ſon œil ſec s'eſt détourné avec indifférence de ce ſpectacle douloureux & cruel. Il fuit avec la rapidité de l'éclair, menaçant du même ſort celui qui oſeroit l'approcher. Chacun craignant pour ſoi-même le ſuit des yeux, le perd bientôt de vue, & ſe contente de le maudire. . . . . Ah ! malédiction du peuple, ſans doute tu ne feras pas ſans effet ! Bientôt ruiné par les excès, flétri par les débauches, pauvre lui-même & mépriſé autant que mépriſable, il ſera réduit à

(1) *Les Notes ſont à la fin.*

marcher inconnu parmi cette multitude qu'il bravoit avec tant d'audace.

Mais, ô douleur ! ce n'eſt pas l'imprudence ſeule d'un jeune inſenſé que le Citoyen paiſible doit redouter. Des oppreſſeurs de tout rang, de tout âge & de tout ſexe le menacent & le pourſuivent. C'eſt l'Homme de Cour, le Financier, le Militaire ; c'eſt ce Magiſtrat dont la démarche devroit être grave & tranquille ; c'eſt cette femme délicate, dont le cœur eſt ſi tendre & l'ame ſi ſenſible ; c'eſt ce Prêtre, ce Pontife, Miniſtres d'un Dieu pauvre, & qui aima tous les hommes ; ce ſont tous les Riches enfin qui, comme des forcénés, courent, ſe heurtent, ſe précipitent, tourmentés par l'ennui, occupés du ſeul mais pénible emploi de ſe débarraſſer du lourd fardeau de leur oiſiveté. (2)

Quand finira donc la tyrannie de l'homme ſur ſon ſemblable ? Le temps n'eſt-il pas venu de mettre un frein à toute oppreſſion barbare ? O, bons Pariſiens ! votre ville n'eſt-elle donc encore que la ville des Riches, où dix mille Fainéans étoient tout, & plus de ſix cent mille hommes laborieux & utiles, rien ? Vous vous vantez d'être libres, & vous ne pouvez faire un pas ſans être expoſés à perdre la vie. Il eſt beau, ſans doute, de la ſacrifier pour l'hon-

neur de la Nation & pour le salut de la Patrie ; mais mourir sous les pieds d'un vil Sybarite, ah ! c'est trop ; Citoyens : je vous *dénonce* cet abus qui outrage la nature, la justice & l'humanité.

J'espère assez de votre courage, pour croire que, vous l'avoir nommé, c'est l'avoir détruit. (3)

NOTES.

(1) *Il résulte des informations que nous avons prises avec exactitude, que, dans cette Capitale, plus de cent personnes, par an, sont tuées, estropiées ou blessées par les voitures de toute espèce qui y sont conduites avec autant de rapidité que de négligence. Il y a même des années où ce nombre peut être porté à près du double. Ainsi il n'est peut-être pas un homme riche qui, dans sa vie, n'ait à se reprocher d'avoir causé la mort ou fait couler au moins le sang de son semblable. Si toute sensibilité n'est pas éteinte dans leur ame, s'ils n'ont pas dans le coeur ce mépris pour les hommes qui paroît dans toutes leurs actions, c'est assez les punir que de les livrer à leurs remords.*

(2) *Rome étoit ſans doute auſſi grande que Paris. Les Maîtres du monde avoient probablement des affaires auſſi importantes que le ſont les nôtres. L'hiſtoire cependant nous repréſente les hommes les plus puiſſans de la République, les Sénateurs, les Conſuls, le Dictateur lui-même, ſortant de leur demeure, précédés des Licteurs, ou environnés de leurs amis et de leurs cliens, et ſe rendant à pied dans la place publique pour y décider du ſort de l'Univers. Qu'auroit dit un Citoyen romain, devant qui les Rois eux-mêmes ne paroiſſoient qu'avec reſpect, ſi, dans les rues de Rome, il eût à chaque pas tremblé pour la vie ?*

Notre coûtume eſt ſans doute plus commode pour les riches. D'ailleurs les rues de Rome n'étoient peut-être pas auſſi ſales que les nôtres. Mais pourquoi faut-il que Paris ſoit, après Madrid, la ville la plus mal propre, la plus puante et la plus infecte de l'Europe ?

(3) *Quand je dis qu'il faut détruire, c'eſt l'abus, c'eſt la tyrannie. Je ne prétends pas qu'il faille pour cela ſupprimer toutes les voitures, ou les arrêter, les fouiller et dégoûter par mille vexations arbitraires, les gens riches et les Etrangers de venir habiter la Capitale. Paris*

J97

ne peut exister que par une grande consommation. Or les consommateurs n'y peuvent être attirés que par l'espérance d'y trouver la sûreté, la liberté et toutes les jouissances qui rendent la vie agréable. Les riches, par la révolution, ne doivent rien perdre à venir demeurer à Paris, mais le peuple doit y gagner. Il ne faut que les accoutumer à respecter la vie des hommes, et à ne se pas croire les seuls dignes d'égards, de considérations et de préférences.

L'administration a mille moyens de rendre la ville propre, sûre, et agréable. Qu'elle s'en occupe, et les projets utiles ne lui manqueront pas.

A PARIS,

Et se trouve

Chez tous les Marchands-Libraires au Palais royal.

1789.